

Il y a vingt ans disparaissait Lokenath Bhattacharya, par Marc Blanchet

Son expression favorite était : « C'est merveilleux ». Nous en avons parfois ri tant elle semblait inappropriée devant des personnes faisant part de situations alarmantes sinon dramatiques. Mais Lokenath Bhattacharya n'était pas du même côté du monde que nous. D'abord géographiquement : il arrivait d'une Inde dont il parlait comme d'une terre mythique, ce qui semblait difficile à mettre en doute, et même résidant ici en France, et s'exprimant dans un français dont il avait fait l'expérience en traduisant Rimbaud ou Racine, ce poète bengali vivait ailleurs qu'en cette lourde réalité commune dans laquelle la plupart de nous se reconnaît et se complaît. Alors Lokenath Bhattacharya parlait de musique, du Gange, des hymnes védiques, d'amour, de mort, de vie dans la mort et l'inverse, de métamorphoses, et tout finalement devenait réel face à un tel abandon aux formes, une telle ivresse des sens et des perceptions. Quand il vint en France en 1953, on lui demanda quel poète il désirait rencontrer. Il pensa à Char et à Michaux. L'un vivait dans le Sud, comme un exil à une capitale qu'il avait suffisamment arpentée du temps de sa jeunesse surréaliste et dont son action de résistant l'avait définitivement éloigné ; l'autre était en effet parisien, quoique créant dans les replis d'une solitude où il continuait de s'inventer de livre en livre, à moins que ce soit l'écriture qui ne l'inventât de forme en forme, de trait en trait. Lokenath laissa une liasse de poèmes à l'accueil des éditions Gallimard, et reçut peu après à son hôtel un appel d'Henri Michaux. Le poète reconnut dans ce jeune bengali une langue qui dit par des méandres et l'absence de toute certitude une expérience du monde défaite de toute volonté, une capacité à se présenter soi-même comme un lieu mouvant, un être à la croisée de toutes les interrogations, capable d'amabilité comme d'une violence intérieure qu'il ne s'agit pas de masquer. Lokenath, s'il savait mettre fin aux conversations oiseuses, ne taisait pas ce bouillonnement en soi qui ne cesse de s'écrire et se prononce comme un chant. Les livres s'enchaînèrent, chez Fata Morgana, le Bois d'Orion, les éditions du Rocher et quelques autres éditeurs curieux d'accueillir cette œuvre peuplée de visages et de corps, de célébrations et de vertiges. Lokenath eut aussi ses passeurs, dont l'un devint important dans ma propre vie par la suite, Gérard Macé. Je rencontrai l'homme en 1999, et ce fut une possibilité de rejoindre un Orient sans mirage quoique magique, entrevu dans l'histoire et l'œuvre de René Daumal, l'homme qui me fit entrer dans la littérature – qui n'est qu'une certaine lecture du monde. Lokenath et moi devînmes amis rapidement et j'aimais à le

visiter avec ma compagne Nadia à Paris, et retrouver son épouse France, grande traductrice du bengali et, forcément, connaisseuse aguerrie de l'Inde. Certains repas furent authentiquement indiens ; ainsi tous les sens étaient conviés, au cours de discussions pleines d'enthousiasme rythmées par ses « C'est merveilleux ». Je parvins même à l'éditer, des textes en regard de photographies de Jean-Paul Neveu, chez un petit éditeur bordelais, La Part des anges, dans une collection au nom un rien familier, La Belle entente. Le livre s'intitulait *Le Spectateur enchanté*. Ce fut le dernier livre publié de son vivant. Avant de partir pour une visite pour l'Égypte, je l'eus au téléphone, et attentivement lui lus le « plan » du livre que je préparais à son sujet aux éditions Jean-Michel Place, dans la collection Poésie dirigée par Zéno Bianu. J'avais intitulé, ne présumant rien, ce livre suivi d'une anthologie, *Lokenath Bhattacharya, « l'autre rive »*. Il m'exprima sa gratitude non pas par un « C'est merveilleux », car son admiration des choses n'était pas une exaltation, mais par de simples et touchants remerciements, formulés avec la satisfaction « d'être compris ». Nous devions nous retrouver peu après. Né tous les deux un 9 octobre, lui en 1927, moi en 1968, nous étions de ces êtres qui sous le signe Balance trouvent dans la danse, donc le déséquilibre, de quoi sans cesse poursuivre, avancer. Par ses poèmes, ses récits, ses romans défiant la logique et l'explication, je ressentais quelque chose d'intuitif en moi, que je parvenais à inscrire dans mes premiers livres, dont je dis, comme pour les autres, qu'ils sont plus intelligents que moi. Son œuvre m'enchantait, et je l'ai dévorée dès le premier livre lu, *La Couleur de ma mort*. Mais rien n'y fit. Le 23 mars 2001, de retour de la visite des pyramides, Lokenath Bhattacharya eut un accident fatal, en présence de sa petite-fille. J'appris cela à Bordeaux de la part d'un de ses éditeurs, et j'en vins à pleurer le premier mort de ma vie de jeune homme. Nous assistâmes à sa crémation, à Paris. Un chant indien s'éleva ; je retiens cela, et les bretelles pendantes dans le dos d'Henri Cartier-Bresson déambulant dans le cimetière. Mon livre parut la même année, mais un livre ne comble rien. Si j'ai lu des récits ou recueils de poèmes inédits de Lokenath Bhattacharya parus les années suivantes, je ne suis plus parvenu à le lire ensuite, j'ai même perdu de vue son épouse France, qui eut pourtant l'amabilité de m'envoyer des traductions du bengali d'auteurs classiques, de textes fondateurs, et ne lui ai reparlé que récemment, ce texte une fois écrit dans sa première version. J'ai entendu sa voix douce, pris des nouvelles de sa famille. France a aujourd'hui quatre-vingt-sept ans. De déménagement en déménagement, les livres de cet ami sont restés là, visibles. Il y a donc, ce 23 mars 2021, vingt ans qu'est mort le grand

poète bengali Lokenath Bhattacharya, homme remarquable ayant vécu en France et découvert par Henri Michaux. Je compte le relire à nouveau. C'est une œuvre merveilleuse.

Cinq poèmes traduits du bengali en collaboration entre Lokenath Bhattacharya et Marc Blanchet, parus sous la mention « inédit » dans la collection Poésie (dir. Zéno Bianu), extraits du livre de Marc Blanchet, *Lokenath Bhattacharya, « l'autre rive »*, éd. Jean-Michel Place, 2001.

Seins mutilés

Frappe le visage, écrase-le de tes pieds, homme vaniteux, sauvage et voyageur sans compagnon.

Frappe cette musique, avec une hache féroce. Frappe. Regarde, spectateur indifférent, comment une fleur de lotus se déchire en mille morceaux, comment de l'œil percé de l'idole jaillit une fontaine de sang.

Toutes ces choses, objets riches de désirs disposés avec soin les uns à côté des autres, s'éparpillent pêle-mêle en une danse pleine de saccage.

Pourtant, tu resteras calme, imperturbable, quand les seins mutilés de l'aimée rouleront dans la poussière. Au moindre silence apparu, soulever une voix faible, la faire entendre, une ou deux fois. Puis, comme si de rien n'était, poursuivre la marche, sans te presser, les mains jointes dans le dos.

Ce coucher de soleil aux meurtres innombrables, cet horizon aux rayons radieux, observent eux aussi ce spectacle cruel, l'inhumaine indifférence d'un humain.

Toujours la marche, toujours, le chemin ne se déploie lorsqu'on le traverse. Toi, voyageur, avance, ne t'arrête pas. Frappe le visage, écrase-le de tes pieds.

Un fuyard célèbre

Enfin, je suis parvenu à t'attraper, oui mon ami, oui. C'est bien toi, n'est-ce pas ? Mais qu'ai-je saisi ? Quoi exactement ? –Ton nez, ta main, un minuscule morceau de vêtement – cela je ne le sais pas.

Et d'ailleurs, je n'ai ni le temps de le dire ni même celui d'y réfléchir.

Cependant, puisque tu es un coureur redoutable, et également un fuyard célèbre, à peine as-tu senti le piège tendu que tu t'es mis, avec autant de violence que de rapidité, à filer en toute hâte. Aussi, en te saisissant, je fais tout ce que je peux dans la mesure de mes moyens pour m'accrocher, prêt à m'exposer à une tempête ou à tout autre danger imminent.

Un indicible coucher de soleil, ou le regard unique de l'aimée – ce qui, dit-on, apparaît dès qu'on te saisit dans une course si folle, qui va y penser ? Qui peut distinguer ce que je traverse en ce moment tel un éclair ; est-ce une montagne dressée sur la rive, ou une forêt dense et noire ?

Équilibre combien précaire dans une création si convulsive ! Tandis que je mène une lutte désespérée, afin de me protéger d'une asphyxie certaine, dans mon regard tantôt un ciel se reflète brusquement, tantôt un morceau infime d'une terre à peine connue y danse et tourbillonne – terre où coule en rugissant un fleuve.

Pendant que telle une flèche, moi, je n'arrête pas de courir, mes dents serrées s'accrochant à un bout quelconque de ton corps.

Je ne lâche pas, non. Car si je te lâche, c'est sûr, je meurs.

Déesse enchanteresse du monde

Un rubis fabuleux, suspendu à un collier, orne ce centre situé entre tes deux seins. Au-dessus, s'étale le chemin, voie royale et vraie, aboutissant au point où l'obscurité se mêle à la clarté, le silence à la musique.

Ce paysage de monts et de vallées, c'est toi qui le déploies, déesse enchanteresse du monde, sur une terre qui est tienne. Devant toi, ton dévot agenouillé, un parmi tant d'autres. Son cœur mutilé est transpercé de rayons obliques, lotus ensanglanté. Gisant sur le sol, juste à côté, les accessoires du culte et de l'adoration.

Mots, silence, instruments de musique. Quelques grains de riz, un plateau d'offrande. De tout cela l'instant n'a plus besoin. Il en est ainsi : ni toi, ni moi, ni personne n'y prête attention : le désir et son accomplissement se confondent et se perdent dans un océan d'union. Ne demeurent que les yeux et le cœur, uniques piliers de cet instant si intense. Et les autres, êtres ou objets, se trouvant dans le voisinage, çà et là, désirent également attirer le regard des uns et des autres, leur indiquant ainsi qu'ils sont présents. Qu'ils font partie de ce tout, qu'ils sont les différents angles d'un même tableau.

Pourtant, tout en étant, rien, aucun d'entre eux n'est vraiment là, sinon toi et le dévot. Peut-être n'êtes-vous pas là vous aussi.

Peut-être, le seul présent est ce collier, avec son rubis fabuleux suspendu au centre, là où disparaissent les chemins.

L'étreinte de l'aimée

Dès que j'y pense, son parfum apparaît. En un instant, venant d'on ne sait où : fleurs, santal, peau de l'aimée aux yeux fins. Dans la chambre secrète du temple, une atmosphère enfumée d'encens.

Je m'assoupis. Ravi, j'ai l'impression de déguster un vin délicieux. Alors que le temps passe, passe.

À peu de distance, le monde bouge, court, s'active. Moi aussi j'ai des devoirs à accomplir qui, tout près, déjà habillés, patientent, attendant que je leur prête main forte. Le temps passe, passe.

Tant de silence, de musique – intenses, figés, déployés en strates. Dans la chambre close brillent des lustres. Sur le chemin, quelqu'un marche, m'appelle. Continue à m'appeler.

Nuages fins et légers d'automne, des connaissances s'étendent, dispersées, sur les océans et les montagnes de ma conscience.

Tout est là, et rien n'est là. Au cœur de cet ensemble, dans une grotte, en pleine méditation, je demeure, moi, avec cet instant présent qui est mien – absorbé, noyé, ravi.

Le vent souffle, souffle. On entend le bruit de son passage, et on ne l'entend pas. Embryon au sein maternel – obscurité dans l'obscurité.

Un enfant en sortira-t-il, oui ou non ? Qui peut savoir ! L'étreinte de l'aimée : son parfum apparaît dès que j'y pense.

La forme de la pensée

De toutes parts, cette chambre est close. Et pourtant, un éclair a surgi en elle. Je viens de l'apercevoir, semble-t-il. Ou bien, à l'endroit où nous sommes, n'est-ce en fait qu'une réalité radieuse ? Cet éclair est-il, peut-être, maintenant passé quelque part ailleurs, au dehors ?

Mais comment, voyons, une telle chose serait-elle possible ? Ici, aucune brèche, en aucun endroit. Même les carreaux des fenêtres sont recouverts d'épais rideaux.

Cela n'a-t-il été qu'une illusion de ma part ? Cet éclair-là n'est-il donc passé qu'en moi ?

Ce malentendu entre le dedans et le dehors m'a fait entendre un grondement violent. Alors que, dans ce vide obscur, c'est à peine si la respiration se fait sentir, qu'un silence impassible reste couché et endormi, avec sur lui un couvre-pied.

Ce qui frémit, et fit frémir coins et recoins de ce lieu, a provoqué dans les forêts voisines un cri de douleur soudain, qui fut audible jusqu'à chambre si bien murée, apparaissant pour disparaître aussitôt, sans disparaître vraiment. Les rayons, qui pénétrèrent et lacérèrent cet instant si fragile, se sont enfuis et s'enfuient encore, vers le haut et le bas, le nord, le sud.

Est-ce donc ce ciel immense où je me trouve assis à présent ? Quelle vision incroyable pour la cécité de mes yeux ! Mon siège tourne et m'entraîne en tournant dans une orbite circulaire, une planète en mouvement parmi des milliers d'autres dans l'infini.

Ainsi se présente donc la forme de ma pensée ? Ainsi ce monde, un royaume céleste dans la chambre ?